

PIERRE CENTLIVRES
MICHELINE CENTLIVRES-DEMONT

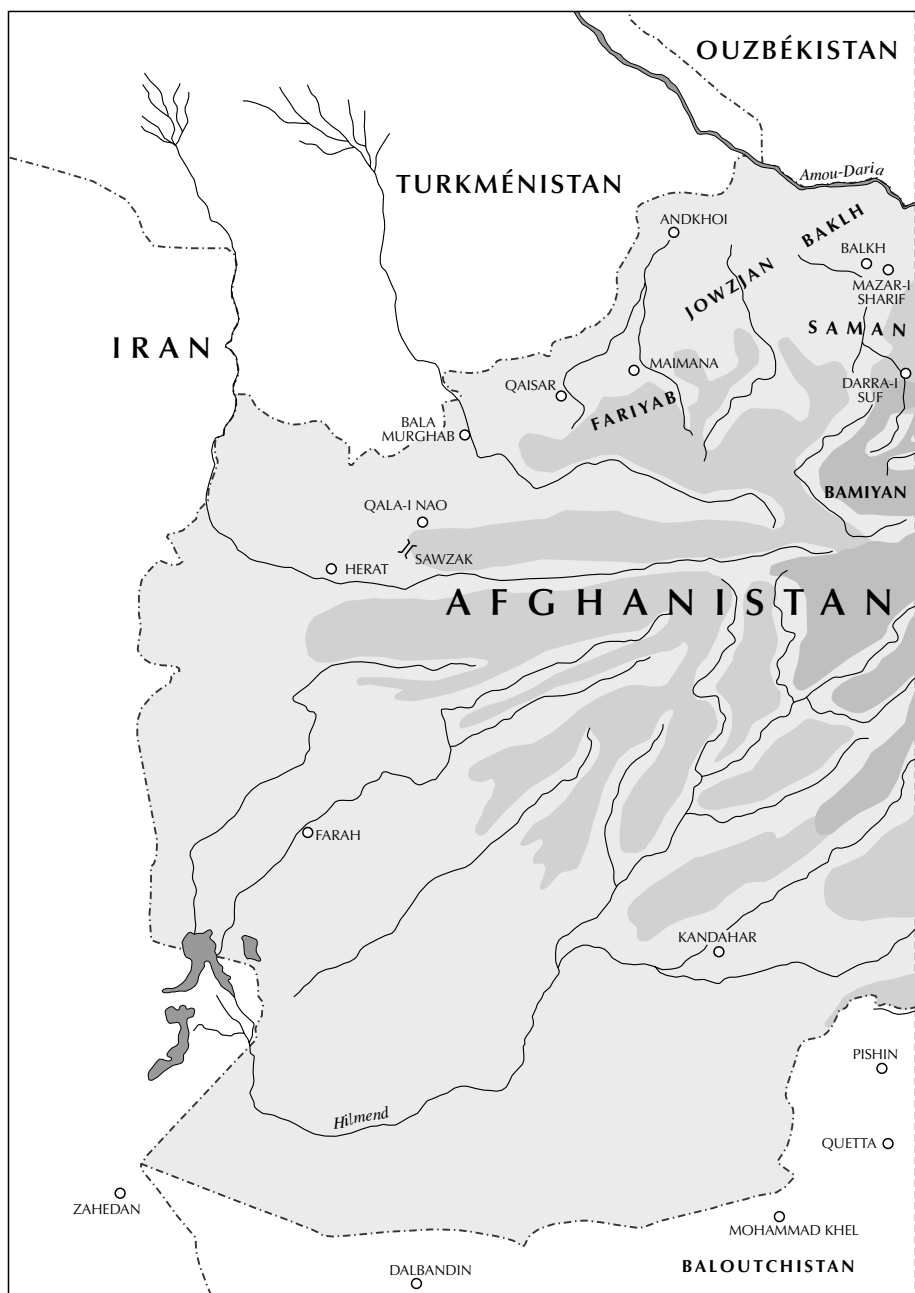
REVOIR KABOUL

CHEMINS D'ÉTÉ, CHEMINS D'HIVER ENTRE L'OXUS ET L'INDUS, 1972-2005



EDITIONS
ZOE

REVOIR KABOUL





DES MÊMES AUTEURS SUR L'AFGHANISTAN

PIERRE CENTLIVRES

*Un bazar d'Asie centrale. Forme et organisation du bazar de Tashqurghan
(Afghanistan).*

Wiesbaden, Dr. L. Reichert Verlag, 1972.

Chroniques afghanes. 1965-1993.

Paris, Éditions des archives contemporaines, 1998.

Les Bouddhas d'Afghanistan.

Lausanne, Éditions Favre, 2001.

MICHELINE CENTLIVRES-DEMONT

Popular Art in Afghanistan. Paintings on Trucks, Mosques and Tea-Houses.

Graz, ADEVA, 1976.

(Paru aussi en allemand sous le titre :

Volkskunst in Afghanistan. Malereien an Lastwagen, Moscheen und Teehäusern.

Graz, ADEVA, 1976).

PIERRE CENTLIVRES ET MICHELINE CENTLIVRES-DEMONT

Et si on parlait de l'Afghanistan ? Terrains et textes 1964-1980.

Neuchâtel, Éditions de l'Institut d'ethnologie, et Paris,

Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1988.

Imageries populaires en islam.

Genève, Georg, 1997.

Portraits d'Afghanistan.

Paris, Adam Biro, 2002.

PIERRE CENTLIVRES
MICHELINE CENTLIVRES-DEMONT

REVOIR KABOUL

Chemins d'été,
chemins d'hiver entre l'Oxus et l'Indus
1972-2005

EDITIONS
ZOE

*Nous remercions
le Canton de Vaud,
le Canton de Neuchâtel,
la Ville de Neuchâtel
et la Société académique neuchâteloise
d'avoir accordé leur aide à cette publication*

Les photographies sont de
Pierre Centlivres et Micheline Centlivres-Demont

© Éditions Zoé, 11 rue des Moraines
CH-1227 Carouge-Genève, 2007
www.editionszoe.ch

Maquette de couverture : Evelyne Decroux

Illustrations : *Camp de Kheirabad*
(*Chitral, Pakistan*), 16 octobre 1986,

au dos, *Villageois se rendant au marché de Nahrin*, 25 janvier 1973

ISBN 978-2-88182-585-9

*À Nancy Hatch Dupree
et à la mémoire de
Louis Dupree (1925-1989)*

PRÉFACE

Nous ne sommes pas certains de la nature exacte de ce livre, du genre auquel il appartient : chronique, journal, mémoires, récit de voyage ? Pourquoi pas, par endroits, livre de raison avec des mentions de comptes, des fragments de la vie en couple, des états de dépenses, bref, des notes sur : « quand fut entamée telle besogne ? quand achevée ? quels trains y ont passé ? combien arrêté ? nos voyages, nos absences, mariages, morts, la réception des heureuses ou malencontreuses nouvelles ; changement des serviteurs principaux ; telles matières », comme dit Montaigne¹. Nos journaux de terrain, rédigés jour après jour entre 1972 et 2005, en sont la source principale, avec en plus ce qui, à leur relecture, nous revenait en mémoire. Le lecteur y trouvera en outre des commentaires et des réflexions sur ce que le recul du temps et la rumination des événements dont nous fûmes les témoins ou les contemporains nous suggèrent, le souvenir des scènes et le portrait de personnages qui ont gardé leur consistance avec les années. Après vingt, trente ans, ou davantage, l'écoulement du temps nous saute au visage quand, lors de notre dernier retour en Afghanistan en 2005, nous rencontrons des vieillards que nous avons connus jeunes hommes (ou femmes), et des enfants devenus adultes, fils et filles de nos compagnons d'alors.

Notre livre couvre deux périodes distinctes, presque opposées : celle « d'avant », et celle « d'après » le coup d'État d'avril 1978, qui correspondent, pour nos activités de recherche, à des localisations différentes. L'Afghanistan, pour la première, le Pakistan et l'Iran, pour la seconde. Les retours à Kaboul, un Kaboul qui peu à peu change de visage et témoigne par ces changements de l'évolution de la crise, ponctuent les étapes de nos travaux.

Cette opposition postulée entre « avant » et « après » est évidemment trompeuse : l'Afghanistan du roi Zaher et du président Daoud

n'était pas un « pays si paisible », pour reprendre le titre que nous avons donné par antiphrase, en 2003, à une exposition de nos photographies. Mais c'était un Afghanistan où les Afghans étaient chez eux. En 1978, l'accumulation des déséquilibres allait aboutir à une révolution.

La période d'« après » présente un paradoxe, celui de l'exterritorialité d'une partie des habitants de l'Afghanistan. Cette longue période d'exil touchant plusieurs millions d'Afghans n'est pas achevée aujourd'hui. Pourtant, elle présente la curieuse particularité, dans les ouvrages des historiens de l'Afghanistan contemporain, de faire figure de parenthèse vide, en marge de l'histoire qui se déroulait à Kaboul, au Panjshir, ou dans les steppes et les montagnes où s'affrontaient moudjahidin et troupes soviétiques. Cette histoire elle-même n'était qu'un simple « point chaud » de la confrontation Est-Ouest par Afghans interposés, du moins le croyait-on. Ne faudrait-il pas y voir plutôt un espace où mûrissait un autre conflit, plus lourd de conséquences, entre un Occident supposé impérial autant que libéral et un fondamentalisme islamique pour lequel toute forme de présence venue de l'Ouest est jugée intolérable ? Du Pakistan à l'Iran, l'immense refuge afghan apparaît aujourd'hui comme un creuset de luttes durables et incertaines autant et davantage qu'un lieu de séjour provisoire, prélude au retour à la normale.

Le déroulement de notre récit privilégie les lieux plutôt que la chronologie ; en effet, notre mémoire s'accroche à la topographie de nos recherches plus qu'aux dates ; Chitral, Peshawar, Islamabad, Karachi nous apparaissent d'abord comme des ensembles, quels que soient le découpage et les dates de nos séjours. Nous avons écrit ce livre en été et en automne 2006, au moment où l'Afghanistan semble basculer à nouveau dans l'insécurité et la violence et où s'amorce une nouvelle offensive des talibans, dans un pays miné par la corruption et la production d'opium. Pourtant, ce pays poursuit sa reconstruction avec un courage et un appétit de vie sans pareil. Partagés entre l'espoir et la tristesse, nous avons choisi de montrer quelque chose de la complexité et de la richesse d'un passé récent, avec ses contradictions, ses lignes de fracture et l'extraordinaire dynamisme des habi-

tants de l'Afghanistan. En réalité, l'habitat des Afghans excède aujourd'hui de beaucoup les frontières nationales et s'étend en de multiples réseaux sur l'ensemble du monde.

Le terme «Afghan» présent comme il se doit tout au long de l'ouvrage est à double sens. Il désigne formellement tout citoyen de l'Afghanistan et concrètement, pour bien des habitants du pays, les seuls Pachtouns, les Afghans par excellence selon certains. C'est donc en vertu d'un point de vue extérieur que nous parlons d'Afghans pour désigner les réfugiés originaires d'Afghanistan, alors qu'ils se disent eux-mêmes Tadjiks, Ouzbeks, Turkmènes, Hazaras ou... Afghans. Nous réservons ces dernières appellations aux contextes où elles sont pertinentes. Le lecteur s'étonnera peut-être que ces représentants de populations minoritaires apparaissent si souvent dans notre récit ; c'est que, y ayant travaillé durant de longues périodes, entre 1964 et 1975, nous sommes davantage familiers des provinces du Nord-Est et du Centre d'où ils sont originaires et de la langue qu'ils parlent.

Reste l'écrasant devoir de gratitude : sans la rencontre, la cohabitation, les entretiens avec des centaines de personnes, l'aide et l'amitié de proches et de lointains, sans l'appui de nombreuses institutions, nous n'aurions pu écrire ce livre, et pas même une seule page. Il est tissé de face-à-face, d'hospitalités reçues, de scènes qui nous ont amusés ou choqués, de rencontres amicales ou bourruées. Le nombre de ceux à qui nous sommes redevables est trop considérable pour qu'il soit possible de les citer. S'ajoutent l'anonymat nécessaire en bien des cas ou les noms d'emprunt visant à protéger nos interlocuteurs. Nous voilà donc réduits à l'ingratitude et à ne pouvoir mentionner, ci-dessous, que les institutions grâce auxquelles, en Afghanistan, au Pakistan ou en Iran, nos séjours, voyages et recherches ont été rendus possibles ou plus agréables. Nous acceptons le risque d'injustes omissions :

ACTED	Agence d'Aide à la Coopération Technique et au Développement, Paris et Kaboul
AMI	Aide Médicale Internationale, Paris et Peshawar
ARIC	Afghan Ressource and Information Center, Peshawar, maintenant ACKU, Kaboul

CAR	Commissionerate for Afghan Refugees, Islamabad
CICR	Comité international de la Croix-Rouge, Genève, ainsi qu'au Pakistan et en Afghanistan
DAFA	Délégation archéologique française en Afghanistan, Kaboul
DDA	Direction de la Coopération au Développement et de l'Aide humanitaire, devenu
DDC	Direction du Développement et de la Coopération suisse, Berne
FNRS	Fonds national suisse de la Recherche scientifique, Berne
IFRI	Institut français de Recherches iraniennes, Téhéran
UNHCR	Haut Commissariat aux Réfugiés des Nations Unies, Genève, ainsi qu'au Pakistan et en Afghanistan

En écrivant ce livre, nous revoyons beaucoup de paysages et d'innombrables hommes et femmes. Des foules ou de petites caravanes encombrées de bagages se dirigeant vers une frontière, des camions et des bus archaïques surchargés défilent sur notre écran intérieur. Souvenir proche : dans l'avion de Dubaï à Kaboul où nous avons pris place en automne 2002, les passagers représentent un échantillon des flux migratoires dont l'Afghanistan est l'origine et la destination depuis plus d'un quart de siècle. Un échantillon partiel cependant ; c'est par voie terrestre que six ou sept millions de réfugiés ont fui leur pays depuis 1980, et que d'autres millions sont rentrés, après la chute du régime des talibans. Combien rentreront, combien partiront encore dans une région en mal de paix et de tranquillité ?

Dans l'avion, nos voisins sont des Afghans retournant au pays de tous les coins du monde : commerçants barbus faisant le va-et-vient entre les contrées du Golfe et l'Afghanistan, exilés de retour d'Europe ou d'Amérique, anciens étudiants kabouli diplômés de l'Université de Kharkov, en Ukraine... Chacun apporte avec soi, sur soi, quelque chose du pays où il a passé de longues années d'exil, et dont il a appris la langue. Chacun, à l'approche de la capitale, puis après l'atterrissage, manifeste la joie du retour. Même si ce retour à Kaboul est de courte durée, et si la résidence permanente de certains est à l'étranger.

Ces voyageurs d'Ariana, la compagnie d'aviation afghane, sont bien différents de ceux, de loin plus nombreux, qui rentrent du Pakistan et d'Iran par des voies officielles ou clandestines, plus différents encore des étrangers de toutes origines, attirés par un pays sinistré mais fascinant. Pour ceux qui rentrent en Afghanistan, le retour commence ou s'achève par Kaboul. *Revoir Kaboul* est au cœur de ces chroniques, comme dans la pensée et l'expérience de ceux que nous avons côtoyés. Nous invitons le lecteur, après nous avoir suivis dans les vallées du Nord-Est de l'Afghanistan, puis dans les territoires de l'exil, à nous accompagner dans nos retours en Afghanistan, entre l'Oxus et l'Indus.

novembre 2006

Première partie

CHEMINS D'ÉTÉ, CHEMINS D'HIVER



Villageois se rendant au marché de Nahrin, 25 janvier 1973.

PROLOGUE

Notre demeure de Neuchâtel ne ressemble pas à la maison de Pierre Loti en Vendée, avec sa chambre arabe et sa mosquée, ni au salon de Pourtalès au château d'Oberhofen, au bord du lac de Thoune, garni de divans turcs et de narghilés. Nos visiteurs parfois s'en étonnent : notre logis n'a rien de la tente d'un nomade afghan, ni de la boutique d'un marchand de tapis. Ils semblent surpris de la maigreur du butin amassé : « Est-ce tout ce que vous avez rapporté de vos voyages ? »

Dans un petit livre intitulé *L'Expérience anthropologique*², Beaucage et ses collègues affirment que les maisons des ethnologues abondent en souvenirs matériels des régions lointaines où ils ont travaillé et témoignent de l'irrémissible dissonance entre l'ici et l'ailleurs. Ces maisons, disent-ils, « ressemblent à des bazars, bric-à-brac de fragments émotionnels des cultures auxquelles ils furent mêlés, débris matérialisés de leur mémoire marquant les itinéraires, les campagnes de ces mercenaires [...] du savoir qu'ils sont, même s'ils s'en défendent, fixés aux murs, érigés sur les meubles [...]. Désir de prolonger ces moments élus parce que étrangers, défi à l'incomplétude de leur propre monde [...] ». La maison des anthropologues canadiens est un écho affaibli de l'édifice qu'évoque Frances A. Yates³, support de la mémoire, outils de l'orateur, dont les différentes parties : colonnes, frontons, portiques, assurent le juste déroulement des périodes du discours.

Rien de cela chez nous. Notre maison est un refuge contre l'invasion menaçante autant qu'anarchique d'un bazar aux souvenirs qui ponctueraient les itinéraires et les campagnes dont parlent nos collègues canadiens. Un refuge, ou du moins un espace neutre qui maintient à distance l'ombre envahissante du « terrain ».

Notre maison n'est pas vide. Quelques objets, tapis et poteries, ramenés de nos voyages (comme disent nos amis qui pensent que nous sommes un peu moins que des explorateurs tard venus, et un peu

plus que des hippies vieillissants de retour du grand trip), ou de nos «terrains», pour reprendre le terme en usage dans la profession, font partie de notre environnement domestique comme un résidu à la fois utilitaire et plaisant, et n'appartiennent pas en propre à la mémoire de nos enquêtes, ni ne représentent des spécimens illustrant l'art ou l'artisanat d'une collectivité ou d'une région. Ils ont quelque chose de nécessaire par la place qu'ils occupent et par leur beauté propre. Quelque chose qui déborde le temps et les lieux de nos travaux.

Notre mémoire s'appuie sur des carnets de notes, des journaux d'enquête, des photographies et des images recueillies sur place : traces écrites, signes visuels retravaillés en vue de futurs écrits, récits aboutissant à d'autres récits, ébauches de livres ou gisements d'autres études et d'autres analyses.

Parfois, nous envions la robuste ignorance de l'Américain Edward Hunter qui séjourna en Afghanistan en 1958. C'était alors, selon ses dires, un lieu quasi fermé, pétrifié dans le passé, d'où le titre de son ouvrage, *The Past Present*⁴. L'ignorance du reste du monde à l'égard du pays des Afghans n'était pas due à un manque de curiosité, mais résultait d'un principe d'isolement cher au gouvernement afghan soucieux d'éviter que la rumeur du monde, le nôtre, ne parvienne jusqu'à ses populations et que ces dernières ne soient tentées par les séductions de la modernité. L'auteur ne se demande pas si cet isolement n'a pas été, dans un passé récent, imposé plutôt que choisi !

L'Histoire passée de l'Afghanistan, selon notre journaliste, fait l'objet d'une méconnaissance aussi grande que les événements du présent. Il faut dire qu'elle est pour une bonne part effacée. Chaque vague d'invasisseurs, dit-il, a «fanatiquement détruit» les vestiges de ses prédécesseurs. D'où, en Occident, un silence presque total sur ce pays d'Asie. C'est à peine si le *National Geographic Magazine* avait publié depuis sa création en 1889 quatre articles sur le royaume ! Comme la période du voyage de Hunter nous semble lointaine ! En Afghanistan, tout l'émerveille. Sitôt débarqué à Kandahar, il découvre un autre univers. Le moindre détail devient le signe d'un étonnant autant que plaisant archaïsme : l'absence de tapis roulant pour les bagages à l'aéroport, les coupes de porcelaine russes ou japonaises

dans lesquelles on boit le thé, les interminables alignements de petits cratères vus d'avion, qu'il apprend plus tard être les puits d'entretien des canaux d'irrigation souterrains, le pantalon bouffant de son chauffeur à Kaboul, le gilet brodé du gérant de l'hôtel... Voilà la matière de mille récits destinés à surprendre, instruire et convaincre ses lecteurs. L'Histoire s'est arrêtée à Kaboul. Nous envions donc, non sans un léger agacement, la – feinte – naïveté de ses observations. Quel stimulant spectacle qu'un exotisme si parfait, d'autant plus piquant que rien, dit-il, ne l'y avait préparé.

Jadis, c'est-à-dire tout au long du XIX^e siècle, les voyageurs européens se risquaient avec hardiesse et tremblement dans un Orient réputé cruel et hostile ; les dangers courus par eux étaient à prendre au sérieux. Il en allait de leur vie et nulle puissance, fût-ce la Russie impériale ou le *raj* britannique, ne pouvait, en cas de péril, venir à leur secours.

Ces voyageurs se déplaçaient sous le déguisement minutieux et précaire du derviche, tel le Hongrois Armin Vambéry⁵, ou d'un marchand indien, tel l'Anglais Alexander Burnes⁶. À chaque pas, ils étaient à la merci d'une dénonciation ; une maladresse, un geste même pouvaient révéler la véritable nature du voyageur et la finalité de sa mission. La réussite du voyage, la qualité des informations récoltées, son témoignage même reposaient sur une aptitude au mimétisme grâce auquel il aspirait à se confondre presque parfaitement avec les habitants des pays traversés ou sur un travestissement qui rendait sa présence acceptable.

Cent vingt-cinq ans avant Hunter, Burnes pénétra en Afghanistan en costume « oriental ». Parlant couramment l'hindoustani et parfaitement le persan, il portait le turban, mangeait fort proprement avec ses doigts et urinait accroupi. Il avait transformé son prénom en celui d'Iskandar, sa version persane. Le livre où il narre son voyage décrit Kaboul comme une oasis de vergers et de fleurs ; il y dépeint les mœurs des habitants, les cercles de la Cour et les ressources locales d'une manière précise autant que détachée. Il fut bien accueilli par l'émir Dost Mohammad qui vit en lui un hôte cultivé, un fin politique et un homme de qualité et de savoir-vivre. L'émir n'ignorait pas que

son hôte était un envoyé de l'Indian Political Service britannique. Rôle périlleux et redoutable que celui de l'Anglais, assis sur un tapis aux côtés du souverain, devisant familièrement avec lui d'une alliance possible avec, et éventuellement contre les sikhs. Entente fragile : Dost Mohammad fut déposé par l'Autorité britannique lors du conflit qui suivit, et Burnes périt assassiné à Kaboul en novembre 1841, au cours de cette Première Guerre anglo-afghane.

En 1958, pas question pour Hunter de se déguiser en Afghan : tourisme, exotisme, journalisme, tel est l'horizon de son séjour. Le spectacle de la rue, comme les tentatives de réforme du gouvernement de Sa Majesté Zaher Shah, tout sert à alimenter, sous sa plume et pour le lecteur lointain, le panorama d'un monde incroyablement « arrêté », avec ses chameaux, ses hommes enturbannés et barbus et le *châdri* des femmes. Plus en avant pourtant, au fil des chapitres, Hunter aborde les questions que lui suggère son métier : le développement, l'émancipation des Afghanes, la présence soviétique sur cette scène lointaine et décentrée de la guerre froide où Russes et Américains se regardent en chiens de faïence. Hunter découvre qu'il n'est pas le seul étranger à Kaboul !

Dès son arrivée, Hunter se campe en homme du présent, en homme du monde qui vient face à celui qui va disparaître et qui ne le sait pas encore. Il fait partie de ceux qui, il n'en doute pas, sont dans le fil de l'Histoire, qui incarnent une modernité sûre d'elle, arrogante même et qu'amuse les témoignages du passé. Certes, Kaboul accueille, ces jours-là, une foire internationale où s'affrontent pacifiquement les produits et les machines des grandes puissances, mais que le chemin à parcourir par les Afghans est long, pense Hunter. L'horizon du progrès semble si lointain, si hors de portée !

Parfois l'amateur de pittoresque va au-delà des chromos illustrant les curiosités qu'il offre à ses lecteurs. Il touche alors juste et le croquis est bon, tel celui de ce four à pain qu'affamé, à son arrivée à Kaboul – il n'a rien mangé depuis Karachi –, il découvre en plein Karte Chahâr, le quartier hazara. Le talent, le métier, l'aiguillon de la nouveauté font de son esquisse un tableau ethnographique où l'appétit – mieux, la faim – ajoute la vérité des sens à la peinture d'une scène

colorée, et raccourcit la distance entre le lecteur étranger et la nourriture des Afghans. Il y a une saisie de la réalité dans ce qui est vu ou senti pour la première fois ; puis, peu à peu, la grâce de l'étonnement s'émousse.

Séjournant en Afghanistan dans les années soixante⁷, les ethnologues que nous sommes sont soucieux de n'être pas confondus avec des journalistes pressés et de se distinguer des voyageurs espions aux ténébreux projets, pratiquant la dissimulation par métier. Nous n'avons pas de grandes et secrètes visées. Nos projets à nous impliquent une insertion, non un travestissement. Nous n'avons pas non plus la prétention d'incarner la modernité, pas plus que d'être porteurs de valeurs universelles dont l'adoption permettrait aux Afghans de rejoindre ce que Hunter appellerait la cohorte des peuples civilisés.

Nous aspirons à travailler dans une tout autre perspective. Celle selon laquelle ce sont les habitants de l'Afghanistan qui incarnent ici la norme, ou plutôt une manière de normalité dont les chercheurs ont la charge de découvrir la logique. Pour y parvenir, il est intéressant et même utile, voire indispensable d'apprendre à connaître l'idée que les Afghans se font de ce monde étrange : le nôtre ! Il est nécessaire également de découvrir leur univers propre dans sa rationalité et ses émotions, et de l'interpréter.

Dans cet ouvrage, nous nous proposons de vendre la mèche en poussant l'honnêteté assez loin sur notre approche lente et maladroite de notre objet d'étude. Heureusement, si les Afghans, c'est-à-dire les habitants et habitantes de l'Afghanistan, par-delà tribus et groupes ethniques, ont une histoire différente de la nôtre et des règles de vie distinctes, ils ne sont pas plus prisonniers d'une culture hermétique que nous de la nôtre. Il pourrait bien exister une sympathie – empathie ? – naturelle entre les habitants de la terre, par-delà les pires réalités de la guerre et de la xénophobie.

Ce livre, plutôt qu'une ethnographie ou l'histoire d'un couple d'ethnologues chez les Afghans, ou d'anthropologues comme il est séant de dire aujourd'hui, est un récit, celui d'une manière de faire connaissance. À quoi bon pourtant raconter un itinéraire jalonné d'anecdotes dans un Afghanistan vu par le petit bout de la lorgnette

– le mauvais, le plus souvent –, si ce n'est pour faire partager au lecteur le choc salutaire d'une remise en question et le bénéfice d'un apprentissage : celui de ce qu'il faut savoir pour être considérés par ses hôtes comme des compagnons passables, des interlocuteurs pas trop ignorants, parfois agaçants, parfois distrayants, le plus souvent indiscrets, côtoyant un instant leur existence. Notre ambition reposait sur l'espoir de parvenir à percevoir, ne serait-ce que partiellement, les raisons et les passions qui sont à l'arrière-plan de leurs paroles, de leurs émotions et de leurs actes.

En ce temps-là, les étrangers représentaient pour les Afghans une aubaine parfois, un risque souvent, en tout cas une altérité inquiétante... Hors de Kaboul, le temps n'était pas loin où leur contact était déconseillé par l'Autorité, voire interdit : on risquait d'être convoqué par la police si on passait outre. Et puis, il y avait étrangers et étrangers. Les Afghans avertis en distinguaient plusieurs catégories, des touristes aux experts, des Soviétiques athées et ingénieurs aux visiteurs excentriques et aux jeunes filles et jeunes gens de l'American Peace Corps. Les Anglais comme espèce abstraite et fantasmée conservaient leur rôle d'ennemis héréditaires. Presque tous les étrangers qui s'aventuraient hors du Kaboul officiel pouvaient être l'objet d'une surveillance policière ou du moins être flanqués d'« homologues » afghans ; les autochtones ne les fréquentaient donc qu'avec précaution. Nous formions, sans voiture privée, sans chauffeur ni accompagnateur, hors des grandes routes, avec notre maladresse, notre bonne volonté, avec notre *dari* (persan d'Afghanistan) passable, une catégorie d'étrangers plutôt rassurante et une émanation d'un monde lointain éveillant la curiosité et parfois apte à la satisfaire. Nous étions perçus, dès l'abord, comme une attraction plus que comme un danger. Plus tard, des relations plus personnelles, durables, se nouèrent avec certains de nos interlocuteurs.

Souvent nos étonnements les étonnaient, et nos questions étaient à l'origine, chez eux, d'un questionnement d'abord timide, puis insistant, sur ce qui allait sans dire, sur l'incontestabilité de leurs propres usages ; l'incertitude et un relativisme implicite naissaient peu à peu et nos rapports avec eux en portaient la marque.

L'Afghanistan était et est toujours un lieu de retrouvailles entre nos interlocuteurs et nous. Il fut aussi, il est encore pour l'Occident un immense récit qui prend forme au moment où s'approchent l'un de l'autre, au centre de l'Asie et dès le début du XIX^e siècle, la Russie impériale et l'Inde britannique. Ainsi, plutôt qu'adopter un synchronisme ethnographique, plutôt que de décrire un éternel présent, les lignes qui suivent racontent, dans les marges de la grande Histoire, celle de notre rencontre avec un Afghanistan glissant vers l'abîme, avec ses habitants essayant malgré eux peu à peu hors de leur territoire, puis avec une nation en exil.